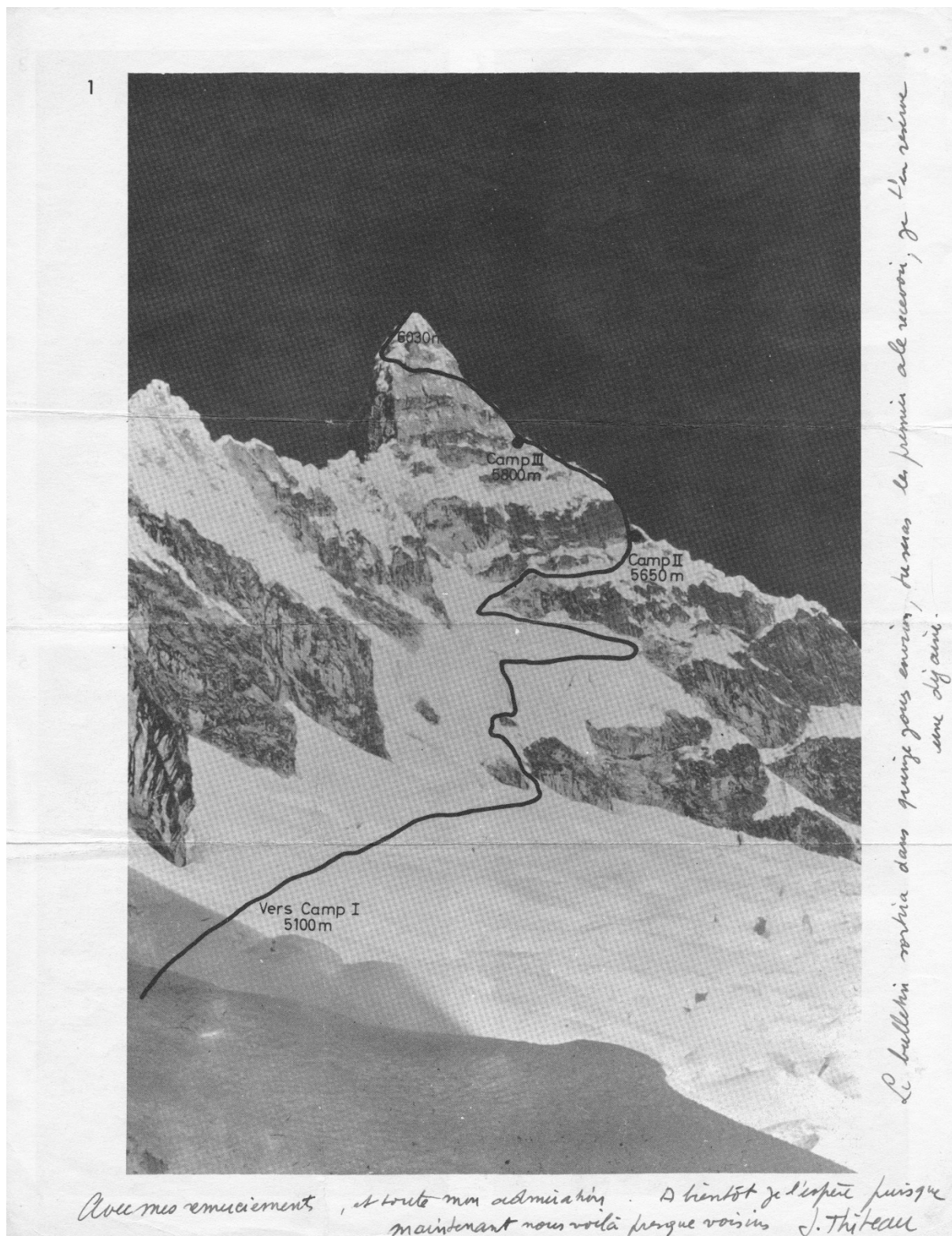


CHACRARAJU – 1^{ère} partie





En haut, de gauche à droite :
 J.-J. LANGUEPIN, L. DUBOST, J. PUISEUX,
 P. GENDRE, L. GEVRIL, R. SANDOZ,
 L. TERRAY, C. MAILLARD, A. PARAT,
 J. SOUBIS, G. MAGNONE.
 Assis : les porteurs.

Comment a bien pu germer, dans l'esprit d'alpinistes français sains de corps et d'esprit, l'idée de faire 10 000 kilomètres à l'aller et 10 000 kilomètres au retour, dans la courte période de leurs vacances estivales pour tenter de gravir un som-

L'EQUIPE

Il est commode de casser les noix, au grand désespoir des ménagères, en lançant avec force ce fruit sur les vitres !

Par exemple celles de la salle à manger de notre ami PUISEUX.

— Visez bien au centre du carreau, nous enseigne DUBOST, inventeur génial de ce nouveau casse-noix.

Le tir est mal ajusté, les vitres sont brisées, à la grande joie des enfants...

Le vent froid s'engouffre par les brèches ainsi ouvertes, dans la pièce où se trouvent réunies la majorité des futurs andinistes, à Chaponost, le 7 janvier 1962.

L'équipe a la chance d'avoir un organisateur de choix qui n'en est pas à son coup d'essai, Claude MAILLARD, chef de nombreuses expéditions couronnées de succès : Spitzberg, Groënland, Caucase, Iran.

De Paris, il dirige et coordonne la préparation : ses lettres, ses circulaires se font pressantes et se succèdent à mesure que le départ approche. Claude ne laisse rien au hasard et sur place chacun trouvera ce qu'il lui faut pour le conduire à la victoire. Avec un tel chef, l'équipe conservera la meilleure forme. Il est certain que le travail d'organisation et son dévouement au camp de base ruineront sa chance de faire le sommet.

Pour le matériel, Claude s'est adjoint un collaborateur de choix : Guido MAGNONE. Le vainqueur de la Tour de Mustagh montrera dans les abruptes falaises ses grandes qualités de rochassier.

A Lyon, Louis DUBOST n'hésite pas, il fonce énergiquement pour que le projet se réalise. Il aiguillonne chacun, il ne leur laisse aucun répit. Il téléphone, voyage, s'entraîne. Sous sa pression fouguese, tout doit se plier, s'assembler, marcher, courir. Aux Andes, en grande forme, il portera de lourdes charges et équipera au maximum la voie avec ses équipiers GENDRE et SOUBIS.

Paul GENDRE cultive sa forme en secret, son calme fait contraste avec l'impatience du Girondin Jacques SOUBIS, l'infatigable pyrénéiste. Jacques, fleur bleue et cœur pur, ne jure que par l'action directe : si nous l'écoutions, nous partirions tout de suite, car la montagne nous attendra-t-elle ?

Tandis que les Parisiens s'affairent auprès des

autorités, besoin capitale pour toutes les expéditions à l'étranger, Robert SANDOZ, à Lyon, devient notre cicérone des Andes et l'historien des Incas. Grâce à Robert, rien ne nous échappera de l'art des civilisations Chimou, Chancay, Nasca ; il nous fera rêver des « huacos », merveilleuses poteries pré-colombiennes.

Le spécialiste des grandes hivernales Jean PUISEUX prépare les listes de vivres au cours de ses longues veillées. Ses rations d'altitude pré-conditionnées contribueront pour beaucoup à l'exécution rapide de l'assaut.

André PARAT a toute la fougue de la jeunesse ; malheureusement, une déchirure musculaire le privera d'activité : il lui faudra un courage exceptionnel pour arriver au sommet.

Jean-Jacques LANGUEPIN, « Gigi » pour les intimes, cinéaste des Expéditions polaires et de la Nanda Devi, passera souvent ses nuits dehors, en compagnie de ses appareils, à l'affût du cliché, ce qui ne l'empêchera pas, le jour venu, de grimper avec une volonté farouche jusqu'au sommet.

Il y a GEVRIL, le vétéran, qui montera ses os accidentés, grâce à une continuité d'entraînement, grâce à un équipement extraordinaire, et grâce aux copains.

A part quelques douloureuses céphalées, à part un vilain coup de soleil sur un nez de chef assez proéminent, à part l'écorchure d'un maladroit bloc de glace qui mouchera violemment l'extrémité d'un nez non moins proéminent... le toubib LARTIZIEN aura beaucoup plus à s'occuper des thermes ferrugineux de MONTEREY que de la situation critique (elle ne le fut jamais) des andinistes accrochés dans quelque paroi de glace.

Pendant ce temps, où est Lionel TERRAY ? Il s'entraîne aux Saussois, se brise quelques côtes pour lancer l'assaut vainqueur du Jannu. Lionel et Guido, quelle cordée ! C'est le tandem de l'invincible Fitz Roy !

Lionel, robuste chaudière ; il consomme beaucoup, mais quel rendement pour ceux qui le connaissent ! Il est absolument infatigable ; sans anticiper sur le récit, je peux dire : heureusement qu'il sera enrhumé, cela nous permettra de reprendre le souffle. Sa connaissance du massif, son habileté devaient nous faire conquérir, dans les plus courts délais, un sommet merveilleux et difficile.

L. GEVRIL.

Comment a bien pu germer dans l'esprit d'alpinistes français sains de corps et d'esprit, l'idée de faire 10.000 kilomètres à l'aller et 10.000 kilomètres au retour, dans la courte période de leurs vacances estivales, pour tenter de gravir un sommet de 6.000 mètres d'altitude, que les plus hautes autorités en matière d'alpinisme exotique ont qualifié de montagne « nécessitant soit un siège, soit un suicide, soit probablement les deux », « d'objectif trop héroïque » et autres appréciations peu réjouissantes ?

En réalité, la tentation ne s'est pas présentée en ces termes à l'origine ; un vieil atavisme de plusieurs générations m'avait donné, dès ma plus tendre enfance, la passion de courir les montagnes, d'abord en famille sur les grands sommets alpin par leur itinéraire le plus aisé, puis, avec des amis, sur d'autres cimes des Alpes, par des voies qui étaient rarement les plus faciles, enfin sur des parois ou des arêtes quelquefois inviolées, menant souvent à des sommets secondaires, mais où la difficulté rendait le jeu mille fois plus passionnant. Les entreprises les plus hardies commencèrent alors à être à ma portée, les qualités morales et d'endurance acquises dans ces luttes, souvent très dures, contre les forces de la nature l'expérience, la technique m'ont permis alors de maîtriser la plupart des difficultés que l'on rencontre dans les grandes ascensions des Alpes, le plus grand danger devenait, à chaque Week-End, les quelques centaines de kilomètres en voiture, nécessaires pour rejoindre mes chères montagnes. Le jeu devint moins prenant, le terrain était trop connu, les Alpes autrefois pleines de mystères et de trahisons, devenaient familières et aimables. Il subsistait toujours cette hygiénique rupture avec la civilisation et l'énervement du quotidien, mais la Technique avait tué l'Aventure.

C'est alors que la chance devait me permettre, en 1960, de sortir du cadre habituel de mes vacances estivales, je fus invité par la Fédération Soviétique d'Alpinisme, avec 9 autres alpinistes français, à passer mes vacances dans le CAUCASE. Cette expédition fut passionnante, tant du point de vue "alpin", le cadre étant renouvelé, que par les conditions particulièrement sympathiques dans lesquelles nous avons pu pénétrer le monde soviétique.

Je désirai renouveler une expérience du même ordre dans une autre région montagneuse du monde. La rencontre de quelques amis ayant les mêmes aspirations devait me permettre de réaliser mon rêve.

Dès l'été 1961, nous avons jeté notre dévolu sur la CORDILLIERE DES ANDES, et, plus particulièrement, sur le Pérou où se dressent des pics altiers de plus de 6.000 mètres, que différents phénomènes météorologiques ont caparaçonné d'une couche de glace formant des pentes si abruptes qu'aucune technique n'avait encore permis de les surmonter.

En Janvier 1962, la composition d'une très forte équipe est définitivement arrêtée, et l'objectif est fixé, le dernier sommet inviolé de plus de 6.000 mètres d'altitude de toutes les Amériques, la montagne dont de nombreuses expéditions de toutes nationalités ont reconnu les abords, mais qu'aucune n'a encore osé tenter, le CHACRARAJU !

Le 20 Avril, nos deux mille cinq cents kilos de matériel sont embarqués au Havre,

Le 16 Juillet, un artisan *Cartonnier*, un *Représentant* en peinture, un *Banquier*, un *Notaire* (le Chef de l'expédition), un *Directeur* de société, un *Plombier* zingueur, un *Cinéaste*, un *Fonctionnaire*, un *Médecin* et ... un *Piston 48*, voient défiler par les hublots du "Chateau de Cheverny" l'aéroport d'Orly et le dernier visage de la France, Lisbonne et ses Portugaises, les Açores en pleine nuit, Pointe à Pitre et ses tornades de fâcheuse réputation pour l'atterrissage des Boeing, Caracas et son pétrole, Bogota et le charme de ses habitants, enfin, nous survolons le Pérou.

La gentillesse de notre commandant de bord nous permet de survoler longuement la Cordillère Blanche, et d'apercevoir notre objectif au milieu de la surexcitation générale, accrue par les libations

du champagne offert par nos gracieuses hôtesse. Les photographes mettent "dans la boîte" les vues inoubliables des pics de la Cordillère Blanche.

Arrivés à Callao, aéroport de LIMA, nous faisons connaissance avec le Pérou qui va nous accueillir pour un mois. C'est un pays étrange. Aux vieilles civilisations pré-incas et incas, bouleversées par les conquistadores espagnols, a fait place la civilisation matérielle des pays neufs.

S'il existe à LIMA (ville d'un million d'âmes), quatre chaînes de télévision, une circulation intense avec feux rouges et encombrements, des liaisons aériennes avec les autres villes du pays que bien des Français pourraient envier, les populations rurales vivent misérablement, sous un régime féodal sur des terres de grandes haciendas dont certaines couvrent dit-on jusqu'à 80.000 hectares !

Le contraste est étonnant entre les indiens des campagnes, en costume précolombien, portant leurs charges à dos d'homme, et les grosses voitures américaines transportant les touristes. L'usage de la roue, inconnu avant la conquête espagnole, ne semble pas s'être imposé dans ce pays montagneux.

Le relief du pays contribue à son étrangeté. A une plaine côtière ne dépassant jamais quelques kilomètres de large, noyé dans le brouillard neuf mois par an et où il ne pleut jamais, succède la première Cordillère (la Noire) qui culmine à 5 000 mètres, émergeant du brouillard côtier et ne recevant jamais une goutte d'eau, c'est un désert où seuls les fonds des vallées irriguées apportent la fraîcheur à la végétation. Plus à l'intérieur des terres, on rencontre une succession de hautes vallées et de cordillères élevées, parallèles à la Côte Pacifique. Les importantes masses d'humidité venues de la forêt amazonienne déversent sur ces hauts sommets d'incroyables quantités de neige pendant l'été austral, les étonnantes formations glaciaires couvrant ces montagnes sont là pour attester l'importance de ces précipitations et la violence des vents qui les accompagnent ; par contre, un climat doux et sec, sans vent ni pluie, rend l'hiver austral (notre saison de vacances) particulièrement propice à l'escalade de ces hauts sommets.

Dès le lendemain de notre arrivée au Pérou, nous quittons LIMA de bon matin en deux taxis. Le trajet de LIMA à HUARAS, notre dernière ville étape, ne représente que 400 kilomètres, mais il nous faudra plus de dix heures, dans ces robustes voitures américaines, pour arriver à destination. Nous longeons d'abord la côte Pacifique vers le Nord, par la très belle Panaméricaine, les petites plaines côtières, couvertes de culture de coton et de canne à sucre, succèdent aux arides dunes de sable plongeant de plusieurs centaines de mètres dans le Pacifique.

Les deux cents premiers kilomètres sont ainsi rapidement parcourus, sans fatigue, puis nous attaquons la rude montée du col de CONOCOCHA, qui, en moins de cent kilomètres, va nous mener du niveau du Pacifique à plus de 4.000 mètres d'altitude, par une route caillouteuse que, dans notre Beaujolais, nous appellerions un chemin de chars ! Nous remontons une longue vallée dont le fond verdoyant contraste avec les collines rocheuses et désertiques où ne poussent que des cierge.

Peu à peu, au fur et à mesure que nous montons, le paysage devient moins aride, la route plus acrobatique, les vallées plus étroites, une oasis de verdure sur quelques kilomètres marque le point idéal où l'altitude, encore moyenne, combinée à des précipitations déjà abondantes, permet des cultures méditerranéennes. Et nous continuons notre route par des vallées de plus en plus encaissées, à la population de plus en plus pauvre, cultivant des pentes de plus en plus raides ; enfin c'est le col de CONOCOCHA au débouché duquel, salués par quelques condors, nous découvrons les incroyables pics neigeux de la Cordillère Blanche.

Encore une centaine de kilomètres à travers les hauts plateaux où le Rio Santa prend sa source, et le long de la riche vallée de ce Rio, et c'est enfin notre ville étape, HUARAS, où un hôtel pittoresque nous accueille.

Le lendemain, nous reprenons la vallée du Rio Santa par la route toujours aussi poussiéreuse et cahotante, traversée de l'impressionnante coulée de terre de RANRAHIRCA, qui fit trois mille morts au printemps, puis nous quittons la vallée à YUNGAY, pour attaquer son flanc droit par une audacieuse route en lacets. Nous "entrons" dans la Cordillère Blanche par la "QUEBRADA LLANGANUCO", gigantesque coupure de quelques centaines de mètres de large dans les hautes falaises qui nous dominent de plus de 1.000 mètres. La végétation prend un aspect surprenant avec ses millions de plantes grasses parasites, poussant dans les endroits les plus inattendus, et en particulier tapissant les dalles lisses verticales entre lesquelles s'insinue notre route.

3.900 mètres d'altitude. Le bout de la route nous dépose dans un paradis, nous sommes dans un petit bois bordant un grand lac glaciaire allongé, d'un bleu outrancier, dominé à droite et à gauche par ces étonnantes parois verticales, au-dessus desquelles apparaissent les dentelles de glace des hauts sommets.

Nous retrouvons là un détachement précurseur qui nous avait précédé de quelques jours, composé d'un Professionnel de l'alpinisme et d'un Dentiste. Un travail énorme a déjà été fait : installation du camp de base à quelques heures de marche, à la limite du glacier, au pied de la face Sud du "CHACRA", reconnaissances en avion et à pied autour de notre montagne. Dès le lendemain, le reste des charges pourra être monté au camp de base à l'aide des vingt-cinq "bourros" (ânes) que nous avons recrutés.

Le 19 Juillet, nous partons à l'aube pour remonter la vallée enchantée de LLANGANUCO, avec ses lacs glaciaires étagés, dominés par le scintillement des glaciers. Des pêcheurs de truite nous font admirer leur adresse à manier l'épervier, nous croisons des caravanes de porteurs indiens, hauts en couleur, qui transportent à dos d'homme leurs marchandises d'un côté à l'autre de la Cordillère Blanche par le Col de PORTACHUELO, à plus de 5.000 mètres d'altitude. Nous quittons bientôt ce chemin de caravane pour rejoindre, par un petit lac suspendu et une reposante pampa, le camp de base à 4 900 mètres d'altitude. L'attaché culturel auprès de l'Ambassade de France à LIMA, un distingué géographe, qui a aidé notre détachement précurseur, nous accueille à ce camp, déjà fort bien aménagé sur une moraine, au pied du glacier, sous la face Sud du CHACRA. Nos vingt-cinq "bourros" pourront monter tout notre matériel jusque-là ; ensuite, ce sera l'affaire des hommes.

Le 20 Juillet, tout le monde est à la Base et s'affaire à s'installer confortablement, nous faisons connaissance avec nos porteurs d'altitude, six métis aux visages mongoloides que leur petite taille n'empêchera pas de nous aider fort efficacement.

Les reconnaissances en avion et à pied nous ont donné une idée assez précise de la topographie de notre montagne et nous ont montré que le seul versant qui nous laissait quelques chances de succès était la face Est. Pour rejoindre le pied de cette face, nous serons obligés de passer un col à plus de 5.000 mètres, et d'installer, au-delà de ce col, un camp très solidement tenu, une sorte de base avancée.

Dès le 21 Juillet, le Professionnel entraîne la plus grande partie de l'équipe en direction du futur emplacement de cette base avancée, le CAMP I, Nous chaussons les crampons, et, suivis des porteurs, progressons sur le glacier, trois heures de marche, épuisante à cette altitude, en pleine chaleur, dans la neige profonde, par des passages souvent raides, nous amènent au petit col, situé sur l'arête Sud-Est, ligne de partage des eaux entre le versant Pacifique d'où nous venons, et le versant Atlantique. Le Professionnel est déjà en train d'équiper l'impressionnante descente de ce col sur l'autre versant, une

corde à nœuds, arrimée à un solide pieu de bois, nous permet de descendre les vingt premiers mètres pratiquement verticaux ; encore quelques mètres dans les rochers plus faciles, et nous pouvons déposer nos charges sur le glacier, les premiers jalons du CAMP I sont installés.

Ainsi, six jours après avoir quitté Paris, nous nous retrouvons au camp de base après avoir déposé du matériel au CAMP I. Ce départ foudroyant, qui n'avait été possible que grâce au travail préparatoire accompli par le détachement précurseur, devait obliger certains d'entre nous à prendre un peu de repos.

Déjà le Notaire et le Dentiste, fatigués par l'altitude et les efforts fournis, sont redescendus pour se mettre "au vert" pendant quarante-huit heures, le Piston devra en faire autant le lendemain, un jour plus tard, notre Banquier, prenant une solution énergique, redescend pour quatre jours jusqu'à HUARAS, quelques jours plus tard, c'est au tour du Toubib, qui ne nous retrouvera qu'après le succès final.

Pendant ce temps, l'itinéraire jusqu'au CAMP I (5.050 m), parcouru chaque jour par des hommes chargés, est jalonné, une corde fixe permet de surmonter facilement le passage le plus raide sur le glacier, un système complexe de corde à nœuds, corde fixe et échelle souple équipe la difficile descente du col sur le CAMP I. Le CAMP I commence à s'installer solidement, bientôt deux, puis quatre tentes sont dressées, finalement, il y aura place pour douze personnes ! Un excellent emplacement, à l'abri du vent et des chutes de pierre ou de glace, avec vue sur l'ensemble de la face Est, fait de ce camp un séjour plus agréable et plus reposant que le camp de base.

Jean PUISEUX

La deuxième partie de l'article de Puiseux sera publiée dans le prochain bulletin accompagnée de photographies.



Résumé des chapitres précédents : L'expédition française 1962 aux Andes du Pérou est arrivée à pied d'œuvre, et a installé le camp I à 5050 mètres d'altitude, au pied du dernier 6000 inviolé de la Cordillère, le Chacaraju.....

On peut dire que maintenant, l'assaut véritable commence.

Le 23, une équipe de pointe, composée du Professionnel, de l'Artisan Cartonier, du représentant en peinture et. du fonctionnaire, après avoir couché au camp I, remonte le glacier jusqu'au premier ressaut de la face Est, équipe jusqu'à 5500 mètres la chute de séracs inférieure à l'aide de 450 mètres de cordes fixes, et redescend au camp de base où la seule journée de temps médiocre de toute la durée de l'expédition y retiendra tout le monde pendant 24 heures.

Cette première partie de l'itinéraire remonte la chute de séracs formant le pied de la face Est, depuis le-dépôt de matériel que nous avons fait à une petite heure de marche du camp I, au début des difficultés; une succession de pentes de glace dépassant 50 degrés, permet de franchir par la gauche de la face la première cascade de glace, et amène sous la grande rimaye qui coupe la face dans toute sa largeur; l'itinéraire traverse alors toute la face de gauche à droite sous cette coupure, à la recherche d'un passage qui ne sera découvert qu'à l'extrême droite, un sérac qu'il faut surmonter par

un ressaut extrêmement raide d'une vingtaine de mètres permet de prendre pied sur la grande pente de neige, à mi-hauteur de la face.

Les difficultés, très soutenues jusque-là, imposent d'équiper pratiquement la totalité de l'itinéraire avec des cordes fixes, et le dernier ressaut avec une échelle souple. Nos piquets de bois font merveille dans cette glace tendre, et leur efficacité fait pardonner leur encombrement lors des portages ; le "Jumar » dont chacun est muni (la. "Mécanicha" pour les porteurs), rend la progression extrêmement facile une fois les cordes fixes en place.

Le 25 Juillet, toute l'équipe d'assaut remonte au camp I ; la forme générale est bonne, seul le plombier zingueur se désespère, une ancienne déchirure musculaire au ventre ayant réapparu à la suite de ses efforts.

Jusqu'au 30 Juillet, ce sera un incessant va-et-vient entre la base, le camp I et le camp II. Les porteurs, souvent accompagnés par les "gringos", approvisionnent en masse le camp I et en font une véritable base avancée, avec des vivres en abondance, un couchage confortable et une grande tente mess ; lorsque notre chef, le notaire, y montera, nous aurons même assez de fanions pour lui faire une haie d'honneur !

Du camp I partent tous les jours des ""portadores" pour alimenter le dépôt que nous avons fait au pied de la face : les grimpeurs se succèdent dans la face et, du camp I, on peut les apercevoir surmontant une à une les difficultés depuis le dernier point atteint le 23 Juillet, c'est d'abord un petit ressaut rocheux en pleine face, d'une vingtaine de mètres, en bon rocher, présentant un passage de IV-IV sup, puis l'itinéraire vient buter contre le grand mur de rocher qui barre toute la face à mi-hauteur une écharpe de neige permet de suivre vers la droite le pied de ce mur, par une succession de passages acrobatiques : d'abord un cône de neige extrêmement raide, dont le sommet est atteint le 26 ; puis une traversée à droite dans la neige et un ressaut rocheux en IV, et enfin le flanc d'une gigantesque tour de glace, pente à plus de 70 degrés, au sommet de laquelle une élégante chevauchée d'arête sur quelques mètres mène à un confortable balcon neigeux, protégé par un auvent de rochers surplombants. Ce sera l'emplacement du camp II, à 5650 m, où, dès le 27, le professionnel, le cartonier, le représentant et le fonctionnaire passent la nuit.

Le lendemain, sans désespérer, ils continuent : une traversée vers la droite permet de franchir l'arête Nord-Est et de monter quelques raides longueurs de corde dans les couloirs de la face Nord, jusqu'au pied du grand mur rocheux de l'arête Nord-Est. Une difficile et très pénible escalade permet au fonctionnaire de surmonter ce ressaut, dont les dix premiers mètres surplombants en A2 et V, constituent sans doute la plus rude escalade réussie jusqu'à présent à cette altitude : du camp I, le soir du 28, on peut voir se profiler sur le ciel les élégantes silhouettes de nos amis redescendant en rappel vers le camp II.

Le 29 et le 30 Juillet, l'équipe de pointe continue son avance au-dessus du mur dominant le camp II, d'abord par des couloirs de neige et de rocher très raides en face Nord, puis par l'arête elle-même, formée d'une succession de tours de glace, qu'il faut tailler, cramponner, contourner, surmonter, le professionnel se donne à fond à ce jeu son sens de l'itinéraire, sa ruse et sa technique de glace se combinent pour la plus grande efficacité. Après deux journées de cette bataille vraiment étonnante, après des surplombs de glace, après des traversées aériennes au-dessus de la face Est, après des goulottes de glace inclinées à 80 degrés, après de nouvelles traversées et de nouvelles goulottes, un emplacement possible pour installer un camp III se présente : un peu de matériel, quelques kilos seulement de pitons et de corde sont laissés, accrochés à la paroi, et c'est le retour au camp II.

Pour l'instant, l'emplacement prévu pour le camp III n'est qu'une vague grotte de glace, dont le plancher, très tourmenté est formé par le sommet d'une tour de glace inférieure, et le toit par l'avancée d'une tour de glace supérieure: tout cet échafaudage est collé sur la paroi de roche solide, mais la glace est percée de trous comme un gruyère, et entre rocher et glace on aperçoit la vallée. Vraiment, il faut avoir confiance dans la solidité et l'adhérence sur le rocher de la glace, d'une qualité très particulière, qu'on rencontre dans ce massif : dans les Alpes ce serait un suicide de passer sous de telles constructions ; au bout de quelques jours dans la Cordillère, on s'y habitue, et non seulement on passe dessous, mais on grimpe sur ces fragiles échafaudages de glace, et même on envisage d'y installer un bivouac !

Après ces trois dures journées, l'équipe de pointe redescend le 31 prendre un repos bien mérité au camp de base, pendant que les navettes de ravitaillement entre camp de base, camp I et camp II continuent.

Les "portadores", bien habitués maintenant au parcours entre la base et le camp I, font le trajet seuls, entre camp I et camp II, l'installation de 800 mètres de cordes fixes permet, après quelques navettes, et grâce à la "Méchanica" de laisser les "portadores" se débrouiller seuls et ravitailler le camp II sans l'aide des "gringos". Ce trajet entre le camp I et le camp II, qui a demandé trois jours d'efforts la première fois, est maintenant parcouru couramment par nos "portadores" en moins de trois heures ; nous en verrons même qui, partis du camp I avant l'aube, avec des charges de 15 à 20 kilos, arriveront au camp II au lever du jour et repartiront séance tenante pour se retrouver au camp I à temps pour préparer le petit déjeuner !

Le lourd matériel emporté pour enchaîner la montagne de cordes fixes commence à montrer son efficacité ; cette rapidité entre camps I et II est une nécessité pour la sécurité ; en effet, l'itinéraire est dominé sur presque tout son développement par ces fragiles échafaudages de glace si particuliers à ces montagnes (l'un deux, de plus de 20 mètres de haut, est complètement décollé de la paroi, et n'est supporté que par des stalactites qu'il a lui-même secrétées !) dont la chute au moment du passage d'une caravane serait une catastrophe; la possibilité de parcourir la totalité de cet itinéraire tôt dans la matinée ou tard dans la soirée, aux heures où le gel consolide la montagne, a évité tout accident.

Pendant que l'équipe qui a mené l'assaut jusqu'à présent redescend à la base, ceux qui ont assuré les liaisons aux échelons inférieurs montent au camp II. Le banquier et le piston 48 vont y coucher le 31 et, le 1er Août, font un portage de ravitaillement jusqu'au futur camp III. Le 2 Août, repos au camp II pour la nouvelle équipe de pointe, pendant que le professionnel, le cartonnier, le représentant, le dentiste, le fonctionnaire et le directeur de société remontent de la base au camp I : Le 3 Août, le banquier et le piston 48 remontent au futur camp III et, dépassant le dernier point atteint, sortent de la grotte en face Est par une ouverture taillée dans la paroi de glace, et remontent en deux longueurs de corde une goulotte de glace qui les ramène à l'arête Nord-Est.

Ils redescendent alors vers le camp II et croisent en route l'équipe montante qui progresse lourdement chargée partie le matin du camp I, elle brûle le camp II et pousse jusqu'à l'emplacement du camp III où elle passera la nuit ; l'aménagement dans la glace de la plateforme nécessaire pour installer le camp demande un travail épuisant à cette altitude et ce n'est qu'à la nuit que les trois tentes peuvent être montées.

Le camp III (5850 m) est maintenant une réalité ; ce sera la dernière étape avant le sommet. Une étape bien précaire, sur cet emplacement 7 particulièrement exposé, où, lorsque les trois tentes sont installées, il n'est plus question de faire la cuisine, et où les besoins les plus naturels ne peuvent être satisfaits qu'après s'être encordé, dans des positions acrobatiques

Le camp II par contre est solidement tenu, avec du ravitaillement en abondance. Le directeur de société installe une véritable épicerie, avec étagères bourrées de boîtes de conserve et saucissons suspendus ! Un emplacement commode pour la cuisine a été aménagé, avec sièges pour les convives : les trois tentes, bien implantées, permettent un repos confortable ; la vue sur « l'altiplano » amazonien est aérienne à souhait ; même les W.C. avec lunette en granit ont pu être aménagés agréablement à une vingtaine de mètres des tentes : c'est vraiment une chance inouïe d'avoir trouvé dans cette face escarpée ce balcon naturel de vingt mètres sur deux, où le séjour est particulièrement agréable; même l'altitude, à laquelle tous ont fini par s'habituer, n'est plus une gêne.

Les navettes continuent entre camp de base, camp I, camp II et camp III, sans difficultés particulières, grâce à l'équipement complet de l'itinéraire avec des cordes fixes. Nous sentons tous que la victoire est proche, et tous nous désirons y participer.

Le 4 Août, l'équipe de pointe, le "fer de lance", continue l'équipement de la montagne vers le haut ; elle parvient à une centaine de mètres sous le sommet, par un grand mouvement en hélice, commençant à l'arête Nord-Est, traversant toute la face Est par une grande dalle difficile et des rochers brisés et se terminant en face Sud, au pied du ressaut de glace sommital, sommet bien visible du camp de base d'où il paraît si raide ! Après cette rude journée, cette équipe redescend coucher au camp II approvisionné entre temps par le banquier, le cinéaste et le directeur : celui-ci restera au camp III, devant tourner les scènes de l'assaut final. Pendant ce temps, le plombier zingueur, accompagnant les porteurs, monte au camp II, il espère bien, malgré sa déchirure musculaire qui le fait toujours souffrir, participer à l'assaut final.

Ainsi, pendant la nuit du 4 au 5 août, tous les grimpeurs se trouvent soit au camp III (le professionnel, le cartonnier, le cinéaste, le représentant, le fonctionnaire et le dentiste), soit au camp II (le banquier, le plombier zingueur, le directeur de société, et le piston 48); notre toubib, fatigué, étant redescendu il y a quelques jours déjà dans la vallée, le notaire reste seul "gringo" au camp de base, avec deux porteurs, le camp I étant tenu par quatre porteurs. Tout est en place pour le final.

Le 5 Août, l'équipe du camp III, sauf le cinéaste, reprend son itinéraire de la veille, pendant que le plombier et le piston 48 font un portage du II au III et que les porteurs continuent leurs navettes entre les camps inférieurs.

Dès le départ du camp III, un incident qui aurait pu tourner à la catastrophe montre la précarité de notre installation au dernier camp ; alors qu'il se trouve à deux longueurs de corde au-dessus du camp III, le cartonnier fait tomber une pierre de la taille d'une boîte de conserve ; celle-ci ébranle un bloc gros comme un tabouret, qui tombe lui-même sur l'une des tours de glace de dix mètres de haut, qui dominant le camp III: celle-ci s'écroule tout entière et réveille en sursaut notre cinéaste qui dormait sous sa tente et entend passer à quelques mètres de lui ce train de marchandises !

Le point extrême atteint la veille est rapidement rejoint grâce aux cordes fixes, de la, sous les yeux admiratifs du notaire, collé derrière ses jumelles au camp de base, c'est la remontée du ressaut supérieur, par des pentes de glace d'une incroyable raideur (70 à 80 degrés) ! : Le professionnel fait merveille, remontant avec sécurité entre deux ice-flute, cette pente extraordinaire. Brusquement, le professionnel débouche au sommet d'une tour de glace dominant le versant Sud-Ouest ; la route vers le point culminant semble impraticable ; seule une traversée extrêmement exposée vers la droite, à travers d'instables ice-flute, demandant un énorme travail de déblaiement, livre le dernier ressaut avant la tour sommitale ; les derniers des 2000 mètres de corde que nous avions emportés sont fixés à la montagne. Et le sommet est atteint vers 16. Heures ; l'altimètre indique 6030 mètres. Belle tour de glace de dix mètres de haut, aux parois extrêmement raides, ce sommet ne livre place qu'à un seul grimpeur à la fois, la vue est admirable sur l'arête crénelée de corniches qui relie notre sommet au Chacaraju Ouest, vaincu il y a six ans par le professionnel : le temps est calme, pas de brouillard ; vraiment, c'est une grande journée.



Traversée des « Ice-flutes ».

La descente commence sans tarder : grâce aux cordes fixes, elle se déroule rapidement, mais la nuit tombe avant que le camp III ne soit rejoint, c'est à la lueur des lampes frontales qu'à 20 heures seulement le cinéaste verra revenir ses amis.

Le 6 au matin, le camp II reçoit la nouvelle du succès par les porteurs montés du camp de base ! Le notaire, ayant assisté depuis la base à l'assaut final, remet un message de félicitations aux porteurs qu'il envoie au camp I le soir même : ce message, repris par les porteurs du camp I partis avant l'aube, parvient au camp II avant le réveil.

Le professionnel et le cinéaste referont aujourd'hui le sommet pour les besoins de l'art cinématographique, et redescendront coucher au camp II. Pendant ce temps, ceux qui ont fait le sommet hier redescendront du camp III au camp de base dans la journée, pendant que les quatre du camp I iront coucher au camp III pour faire le sommet le 7 Août et revenir le soir au camp II.

Le seul accident de toute l'expédition se produisit ce jour-là ; pendant la traversée de la face Est sur la grande dalle au-dessus du camp III, un bloc de glace, heureusement de petite taille, atteint de plein fouet l'appendice nasal de notre vétéran le directeur de société. Les dégâts, qui auraient pu rendre cette fin d'expédition dramatique, se limitent à beaucoup de sang et une entaille profonde dans la partie charnue du bout de nez ; cela n'empêchera pas le directeur de société de faire courageusement le sommet, le visage voilé comme un fort inattendu targui !

En même temps que cette troisième ascension du sommet, commence l'évacuation des camps ; les tentes et le matériel de couchage des camps I et II sont ramenés au camp de base ; le camp III est démonté par l'équipe descendant du sommet et remonté à l'emplacement du camp II déjà évacué : le lendemain 8 Août, toute l'équipe, chaleureusement accueillie par le notaire, se retrouve à la base avec tout le matériel.

Le dentiste, le représentant et le cartonnier profitent de leur excellente forme pour faire un sommet de 5250 m, bien situé, pour prendre des photos du Chacaraju ; à défaut des photos qu'ils ne peuvent

prendre, notre sommet se voilant pudiquement après ces trois viols successifs, ils auront la satisfaction de se faire "attaquer" (oh ! assez mollement) par un condor !

Et le 9 Août, trois semaines jour pour jour après y être arrivés, nous évacuons le camp de base ; vingt-cinq "bourros" transportent notre matériel jusqu'à Lllanganuco, et c'est le sac léger que nous rejoignons la civilisation après quelque humides péripéties lors de la traversée des torrents ...

Je ne vous raconterai pas notre retour qui, outre de nombreuses libations échelonnées de Huaras à Paris, via Lima, Santiago et Buenos-Aires, nous a donné le plaisir de visiter quelques jours les sites extraordinaires de la civilisation inca il faudrait un livre entier pour parler du temple du Soleil de Cuzco, du marché indien de Pisac, de la forteresse de Sacahuaman, du relais de Ollantaytambo, du village extravagant de Pacchu-Picchu, de l'église espagnole de Visapata, et j'en passe: il faudrait un autre livre pour raconter notre visite des bas quartiers de Lima avec deux "importants négociants", nos achats chez les antiquaires de Lima et de Cuzco, le petit train de Macchu-Picchu et sa méthode originale pour monter les côtes, nos démêlés avec le directeur d'une Compagnie de transports aériens, la rencontre de deux institutrices françaises, celle d'alpinistes italiens, les combats de "Galline" à Lima, les mépris des "millions de Lamas" promis par le professionnel, la rencontre inattendue de Laborde (48) dans l'avion du retour, et surtout la gentillesse et l'enthousiasme de l'accueil auquel nous eûmes droit à Lima, à Santiago, dans les avions d'Air-France, à Paris et à Lyon.

Je me contenterai, pour terminer, de signaler que si l'un de mes lecteurs cherche des coéquipiers pour une expédition dans la Cordillère des Andes, il trouvera dans notre équipe douze alpinistes enthousiasmés à l'idée d'y retourner.

Récit de Jean Puisseux

Les acteurs :

Le Notaire, Claude MAILLARD(Chef d'Expédition)

Le Professionnel, Lionel TERRAY (Directeur technique)

Le Fonctionnaire, Guido MAGNONE

Le Banquier, Robert SANDOZ

L'Artisan Cartonier, Louis DUBOST

Le Représentant en peinture, Paul GENDRE

'Le Plombier zingueur, André PARAT

Le Dentiste, Jacques SOUBIS

Le Directeur de société, Louis GEVRIL

Le Cinéaste Jean-Jacques, LANGUAGEPIN

Le Toubib, Docteur LARTIZIEN

Le Piston 48, Jean PUISEUX